



HAL
open science

Un “ goûter ” en unité protégée : les bruissements autour d’une non-madeleine

Laurie d’Abbadie de Nodrest, Tudi Gozé

► To cite this version:

Laurie d’Abbadie de Nodrest, Tudi Gozé. Un “ goûter ” en unité protégée : les bruissements autour d’une non-madeleine. In *Analysis*, 2022, Cliniques des enveloppes, 6 (3), pp.288-295. 10.1016/j.inan.2022.10.007 . hal-03648176

HAL Id: hal-03648176

<https://hal.science/hal-03648176v1>

Submitted on 28 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Contexte.– L’Unité Protégée où se déroulent les rencontres répond aux objectifs de contenance, de sécurité, de bienveillance, d’occupation, ou encore de réminiscence. Outre ces recommandations, surgissent de l’imprévu, des créations, de l’étrangeté, qui sont analysés à l’aide du courant de la psychothérapie institutionnelle. C’est à partir de ces manifestations qu’un questionnement clinique – autour de la madeleine qui se goûte (« point de vue » de l’entourage) ; autour du « goûter » du non-événement « madeleine » (« point de voir » résidents) – a pu émerger. *Objectifs.*– Ce travail expérientiel propose une description phénoménologique d’un goûter collectif auprès de personnes présentant des syndromes démentiels sévères. *Méthode.*– La recherche exploratoire s’est élaborée auprès des résidents de l’unité, au travers des interrogations suivantes : qu’est-ce qu’un goûter peut indiquer de ce qui se joue à la lisière de l’éclipse du langage ? « On va goûter des madeleines ». Sans « on » et sans « madeleines », pourquoi l’« aller goûter » est-il indemne ? *Résultats.*– L’analyse des vécus tient notamment compte d’éclairages philosophiques (Bachelard, Austin, Merleau-Ponty) et cliniques (Deligny, Oury). *Conclusion.*– Bien qu’un approfondissement théorique quant à l’esthétisme soit nécessaire, cet écrit suppose que loin d’être une néantisation, le clignotement des présences langagières singulières est la marque d’une existence autre, d’une musicalité ne reposant plus nécessairement sur la réciprocité.

Mots clés : Démence ; Phénoménologie ; Psychanalyse ; Psychothérapie institutionnelle

Context. - The Protected Unit where the meetings take place responds to the objectives of containment, security, good treatment, occupation, or reminiscence. In addition to these recommendations, unforeseen events, creations and strangeness arise, which are analyzed using the current of institutional psychotherapy. It is from these manifestations that a clinical questioning - around the madeleine which is tasted (entourage’s « point of view »); around the "tasting" of the non-event "madeleine" (resident’s « point of seeing ») - could emerge. *Objectives.* - This experiential work proposes a phenomenological description of a collective snack with people suffering from severe dementia syndromes. *Method* - The exploratory research was developed with the residents of the unit, through the following questions: what can a snack indicate about what is happening at the edge of the eclipse of language? "We are going to taste madeleines". Without "we" and without "madeleines", why is "going to taste" unscathed? *Results.* - The analysis of the experiences takes into account philosophical (Bachelard, Austin, Merleau-Ponty) and clinical (Deligny, Oury) insights. *Conclusion.* - Although a theoretical deepening of aestheticism is necessary, this paper assumes that far from being a neantisation, the flashing of singular linguistic presences is the mark of another existence, of a musicality no longer necessarily based on reciprocity.

Keywords : Dementia ; Institutional Psychotherapy ; Phenomenology ; Psychoanalysis

1. Introduction

Initier ce travail de réflexion théorico-clinique autour d'un substantif – à savoir la nominalisation du verbe « goûter » – prélude d'ores et déjà d'un rapport singulier au langage, qu'il convient d'interroger dans notre pratique auprès des habitants d'un CANTOU (Centres d'Activités Naturelles Tirées d'Occupations Utiles). Originellement, cette collation (désignation française apparue en 1538) vient en effet substantiver un verbe plus ancien relevant du « sentir ». Goûter (*gustare* en latin) se décline d'abord au sens propre à partir de 1130, puis au figuré à la fin du XV^{ème} siècle avec le fait d' « apprécier, trouver à son goût ». Propre comme figuré, goûter est un acte effectué « pour la première fois ». Dérivé du verbe « goûter », « goûteux, euse » signifie au début du XX^{ème} siècle « qui a bon goût, savoureux » (Rey, 1992, p.1618). Même si le goût trouve un écho avec l'esthétisme, notre approche – destinée aux personnes considérées comme « atteintes de la maladie d'Alzheimer dans une phase de déambulation nécessitant un lieu contenant »¹ – n'a au départ pas permis de recueillir des gestes suffisamment décomposables et conciliables avec ce raisonnement. Comme nous le verrons progressivement, le beau et l'agréable ne relèveraient ni totalement de l'objet, ni totalement de la personne ; et le jugement (esthétique ou de goût) serait moins d'un registre moïque que rattaché à des surgissements dans un monde plus anonyme.

Dans le glissement politique et historique du terme « Cantou » vers celui d'« Unité protégée », seront retenus ici – non pas la quête persistante d' « occupations utiles » de ces deux structures – mais celle, suscitée par la langue occitane, du « coin du feu » chaleureux et solidaire, amorcée à la fin des années 1970. En revanche, s'arrêter à cette description idéaliste en occultant l'architecture panoptique (Darnaud, 2007) – suggérant une perspective plus proche d'une surveillance carcérale que de la veille – risquerait d'entraver le déploiement de notre tentative de translittération. Si la HAS préconise la ressemblance du bâtiment aux formes d'une maison ou d'un espace permettant de s'orienter aisément¹, nous voudrions souligner dans cet article que l'inquiétant familial (Freud, 1919) résiste encore dès l'entrée dans l' « établissement » (Oury & Depussé, 2003, p.14).

Notre clinique interstitielle – opérant la distinction entre « établissement » (délimitation matérielle spatio-temporelle du bâtiment, contrat politique) et « institution » (institué se devant d'être perpétuellement contesté, transgressé, transformé) (*Ibid.* ; Delion, 2018) – s'est élaborée auprès des résidents d'une Unité protégée. Validée par un Comité d'Éthique Régional et préservant l'anonymat des personnes citées (prénoms fictifs), cette recherche exploratoire vise à l'explicitation phénoménologique

¹ Haute Autorité de Santé (2018). *Analyse documentaire*. Repéré à : https://www.has-sante.fr/upload/docs/application/pdf/2018_03/analyse_documentaire_qdv2.pdf

des déterminants discrets susceptibles de soutenir l'ambiance, l'hétérogénéité institutionnelle ainsi que le portage physique et psychique (cf. fonction phorique. Delion, 2018) à partir de la (dé)gustation groupale d'une « madeleine ».

Écrire entre guillemets l'objet autour duquel nous pensons tourner introduit directement une réflexion de fond teintant continuellement nos objectifs ambitieux d'êtres corporels pris dans les conventions du langage (parlêtres) : à l'orée du hors-langage et du hors-mémoire, est-il toujours question d'une madeleine partagée « avec » d'autres présences ? Dans cet intermonde (entre le sens et le hors-sens), est-elle un « objet » qui « se » goûte ? Quels points de rencontre peuvent se créer entre personnes (résidents, intervenants, proches) fréquemment aimantées par des pôles divergents ?

Loin d'être élucidés, ces axes induits par le terrain clinique aiguillent un cheminement hors-sens (non insensé) avec les pensionnaires présentant une démence, en vue de dépeindre la doublure d'invisible et de silence avec laquelle nous nous devons de composer en tant que « présences proches ». Cette dernière notion est issue des apports de Deligny (1975a), dans ce contexte où le praticien ne paraît pas être reconnu en tant que sujet défini ou en tant que soignant ; mais chez qui il y aurait malgré tout quelque chose de l'humain.

L'étude s'inscrit en outre dans une approche phénoménologique empruntée à Tatossian (1995), considérant la démence comme une problématique engageant la « prise de conscience de soi » et dont les altérations intellectuelles et mnésiques ne seraient qu'une manifestation facultative (Vion-Dury et al., 2012). Cette posture philosophique agence par la suite des articulations cliniques, elles-mêmes arrimées par les travaux et les possibilités de prises en soin dégagés par la psychothérapie institutionnelle d'Oury et de Deligny. La recherche fédèrera plusieurs prismes de lectures inspirés par l'expérience de ce « goûter », afin de développer des éclairages différant du soin gériatrique actuel. De ce fait, sans récupérer des gestes ou les esthétiser en induisant une surinterprétation de ce qui se soustrait à la signification, nous reviendrons sur les aspects contemplatifs, créatifs et illogiques pour comprendre en quoi le maniement insolite du langage des résidents donne à voir à celui qui les écoute (Chapitre 3). Ces phénomènes sont intrinsèques à la sensibilité du chercheur, lui-même immergé dans un décor sanitaire se révélant en trompe-l'œil lorsqu'il s'en rapproche progressivement (Chapitre 4).

Dans un premier paragraphe sera traitée l'écoute des signifiants « goûter » et « onctueux », afin de penser l'effet synesthésique sur le clinicien, la foi perceptive² du résident et de découvrir une illusion consensuelle ou poétique. Se détourner des capacités cognitives préservées en se concentrant plutôt sur

² Notre chair, en tant que manière singulière d'être corps, comporte des modes de relations (perceptifs) au monde tels que l'expression, l'interrogation, le désir ou la foi perceptive. Celle-ci est une confiance active prête à endurer corporellement l'indétermination (l'indéfini, l'inépuisable, l'invisible, l'imprévisible, l'inconnu, ou encore l'inaccessible) (Merleau-Ponty, 1979).

le devenir identitaire permettra dans un second temps de nous intéresser à la madeleine « non-proustienne » ou au non-événement « madeleine ». Troisièmement, il importera de se demander en quoi le rapport objectal des « nous » parlants – animés par l'espérance, la réciprocité, la quête de sens – emprisonne l'initiative des habitants dans l'inter-pôle (i.e. à mi-chemin entre le pôle du faire signe et celui de son absence). Ce rapport nous remémorera qu'hors-langage, hors-sens et hors-mémoire, il ne se passe pas rien en termes d'intonations, de contemplation et de bruissements humains. Il conviendra finalement de proposer une trame des entremêlements audibles et touchables dont les sujets parlants pourraient se saisir ; selon les limites que notre monde langagier suppose.

Notre travail s'inscrit dans un projet institutionnel de préservation de l'autonomie et vise à en questionner les limites, tout en proposant aux équipes de nouvelles pistes de réflexion et de mise en pratique éthiques.

2. De l'expérience immédiate du « goûter » à l'émergence de premiers décryptages

C'est donc en tant que présences que nous nous rendons depuis un an hebdomadairement dans cette maison « en retrait » de la société (Darnaud, 2004) tout en étant située au centre-ville. L'intrusion dans ce lieu – à mi-distance entre le foyer de vie et l'hospice – est double : sans frapper, le clinicien a accès à un premier sas « ouvert », puis à celui « fermé » grâce à leurs codes alphanumériques respectifs. Alors que dans le premier hall des « bonjour » ou un accueil peuvent s'exprimer par de rares hôtes se vivant comme tels, le chez-soi et la demande sont difficilement appréhendables dans le CANTOU. S'acclimatant progressivement à une immersion déroutante (jaillissement d'odeurs, de sons, saisissement de mains), le visiteur est aussi interpellé au travers de remarques ou questions auxquelles il s'habitue à ne quasiment jamais avoir de réponse immédiate (« *Quand arrive mon fils ?* », « *Aidez-moi, faites-moi sortir* »). Une fois le premier long couloir traversé, la seconde porte apparaît dans l'angle gauche, au cœur de l'institution : bien que celle-ci ait été peinte en vert pastel, ce sont des barreaux qui la composent. L'unité qu'elle laisse entrevoir est plus petite et plus feutrée que la précédente. Dans ce cocon ergonomique, quatorze résidents sont assis ou circulent en rond (seul mouvement rendu possible par la structure de l'édifice) à proximité d'un jardinet moderne. Tout dans le mobilier donne une impression d'insonorisation, de matelassage, voire d'amortissement d'une variété d'imprévus ou de débordements. Outre cette atmosphère de contention orthopédiste colorée (cf. Foucault, 1975), ont été rajoutés aux fauteuils confortables des meubles anciens en bois dont l'histoire est inconnue. C'est dans ce milieu que plusieurs résidents – plus muets que mutiques – ont été installés par anticipation de l'organisation du « goûter », qui a lieu à heures fixes, au même titre que les trois autres repas de la journée. Alors que certains individus se retrouvent seuls face à la table, d'autres occupent les rangées de sièges de part et d'autre de l'entrée. De cette salle d'attente mystérieuse émanent systématiquement

des questions répétitives : « *qu'est-ce qu'il faut faire ?* », « *qu'est-ce qu'on attend ?* ». Vécues comme étant épuisantes par les professionnels, ces phrases pourraient venir réinterroger les effets de ce type d'agencement de l'espace et des corps. Par ailleurs, parmi ce « il » et ce « on », le « je » s'exprime peu ou à travers le « m' » (« *tu aurais pu me prendre avec toi* »). Notons que seul un quart de l'ensemble du « groupe » verbalise des pronoms personnels dans ses phrases.

Hormis ces mots ci-dessus, découlant davantage de la projection architecturale soignante que des pensionnaires, ce n'est pas l'ennui ou cette drôle d'expectative qui apparaît au clinicien lorsqu'il tâche – non sans effort – de se laisser étonner. Dès lors, il peut voir que la plupart des résidents non attablés regardent quelque chose qui lui est invisible. Sans « objets pour rien » ni « objets à manier » (Deligny, Alvarez de Toledo, Ogilvie & Boccon-Gibod, 2013) à disposition, nous prédisons dans ce cas qu'ils ne font rien ou qu'ils attendent « rien ». Loin d'être inerte durant cette contemplation, leur corps est « tourné vers », en mouvement puisque regardant (Merleau-Ponty, 1964) et place les présences proches en dehors de cette suspension. Ces dernières perçoivent alors les bruissements d'un « déjà-ailleurs » insonore ou en creux pendant les échanges verbaux (dont le ici de la parole referme le là-bas du hors-sens, hors grammaire). Proche de sa retranscription musicale, le silence n'est pas vide, mais correspond à une pause ou à un soupir opaque pour le voyant.

Il ne sera par exemple pas rare de poser des questions sans recevoir de réponses, d'entendre des phrases inachevées ou ne comportant pas d'objet (« *ma sœur est...* », « *ça fait...* », « *le canard dévissé parce que...* »). De plus, malgré une prévention minutieuse de tout type de risque (chute, intrusion, conflit, crise, fuite), la surprise du Réel échappe et capte le clinicien dans les moments les plus fortuits du quotidien. C'est ainsi que nous entendrons un jour Gaspard s'exclamer bien avant l'arrivée du chariot de distribution : « *j'ai eu une belle vie, mais elle n'était pas assez... onctueuse !* », ou encore « *quand tu me prends...c'est...moi* ». Odette pourra quant à elle attraper une main humaine pour « adresser » un : « *peut-être que je me trompe...* ».

Lorsque le terme « goûter » est annoncé puis rappelé, une impression inattendue de consensus éclot sur une partition jusqu'alors dessinée par des silences, des cris et par de nombreux néologismes. Deux soignants en blouse blanche arrivent en proposant des boissons dans des verres en plastique épais (pour éviter la casse), accompagnées le plus fréquemment de madeleines. Tout comme un second sens du terme « thérapeute » l'insinue, ceux-ci sont dans cet environnement serviteurs et non goûteurs. Contraints par le temps et souhaitant économiser psychiquement les uns et les autres vis-à-vis d'une indécision souvent généralisée, nous choisissons « à la place de », en fonction des anciens goûts de la personne irrésolue : nous leur rappelons par exemple qu'ils ont toujours aimé ou connu les madeleines.

Justement, Odette ne répond pas quand une madeleine – libérée de son emballage – lui parvient et qu'il lui est demandé de nommer cet aliment. Bien qu'elle soit mangée, ou parfois poliment partagée par les résidents, cette madeleine n'est appelée de la sorte que par les praticiens. A la question « *qu'est-ce que vous êtes en train de manger ?* », la majorité de ces hôtes-pensionnaires « répondra » par une absence de son, un endormissement, une question (« *t'en veux ?* »), un verbe à l'injonctif (« *mangez* », « *servez-vous* ») ou par un mot entendu quelques instants plus tôt.

Cette restitution aura globalement trois conséquences majeures : chevillé à la clinique de performance de l'établissement, la situation entraînera chez le soignant un désir pressant de répondre à sa propre question après avoir admis l'inefficacité de son indiçage. Du côté des retraités, est décelée une nouvelle forme de réaction : la « réponse » se voit métabolisée par le fait qu'il y a désormais quelque chose à rendre et à reposer au collectif. En effet, ces hôtes (ignorant l'être) – dont l'inhibition et l'agressivité sont prévenues par l'extérieur – vont chercher à redonner ou à ne pas prendre. Il est par exemple courant qu'un morceau passe de main en main sans que personne n'en profite. S'excusant d'être trop ou pas assez là, c'est bien en désertant d'eux-mêmes qu'ils goûteront. Enfin, quel que soit le mode de communication utilisé, l'accordage s'entendra davantage dans la tonalité de l'échange que dans son contenu. Autrement dit, plutôt que de fixer le curseur sur ce qui a été dit et goûté, il s'agit de dire ou de goûter : sans objet, et sans être avec un sujet identifié (« l'avec » étant occasionnel). Ici « on dit », sans prêter attention au « que » consécutif, ni délimiter avec précision le « on » et sans feindre. Les enfants, eux, joueront sérieusement à la dînette, feront délibérément « comme si » en maniant les mêmes outils plastifiés à disposition et en se répartissant les rôles (« *on disait que tu étais le papa* »).

Le consentement à prendre la collation finissant toujours par avoir lieu, le « oui » et le « non » semblent ne plus avoir la même fonction dans le discours de ces anciens. Anciens à qui – par nostalgie de la figure du « sage du village », prothèse mnésique de l'Histoire – nous nous évertuons avec bienveillance à leur rappeler ce qu'ils sont en fonction de qui ils étaient : « *votre fille m'a dit que vous aimiez les madeleines* ». Quel que soit le statut des professionnels, personne n'explique précisément pourquoi ce sont des madeleines qui sont servies dans l'unité. Dans une espérance proustienne (en son sens populaire), nous nous heurtons au manque, au démenti du dément, que nous affublons du qualificatif « déficitaire ». Dolores pourtant « nous » sourit, « nous » attrape, range les affaires des intervenants et « déambule ». Ce style de promenade – métaphorisant ce qui peut encore se dérober dans notre unité qui se veut toute et dont la seule issue demeure la mort (ou morgue pour l'entourage) – est parfois évité pour pouvoir mener à bien l'atelier. De là, « Dédale est déclaré coupable » (Oury, 1980, p.46). Gaspard quant à lui crée et joue avec les sonorités de la langue ; tandis que Juan arrange des nouveaux sons franco-espagnols, se ressaisit en se verticalisant – « le corps se lève pour voir » (Merleau-

Ponty, 1964, p.86) – avant d’être rapidement réinstallé dans son fauteuil. Odette convie les passants à s’asseoir à côté d’elle, câline leurs mains, les couvre de compliments ou de doux surnoms. Ce n’est que lorsque cette dernière utilise le prénom de sa fille que nous lui répondons : « *non, je ne suis pas [...] ! Vous la verrez bientôt comme tous les jeudis* ». Or, dans la dynamique transférentielle, Odette paraît moins projeter, évoquer sa fille, qu’employer ce terme pour convier le « Nous » commun (Deligny, 1978), c’est-à-dire le quelque chose d’humain qu’elle côtoie *via* et (surtout) par-delà le langage. En d’autres termes, un monde humain éprouvable (pathique), mais anonyme.

Par conséquent, leur présence singulière est ensevelie par le désir de l’entourage – toujours empathique – de maintenir et de mettre en récit « ce qui reste ». La fluidité identitaire – caractérisée ici par leurs mouvements, créativité, créations, ou leurs silences – effraie compte-tenu de l’ambiance incertaine et improductive qu’elle instaure. Il est demandé au soignant de stimuler « un peu », mais « pas trop », d’apporter de la vie ; les moments de repas sont précieux car « *ils n’ont plus grand-chose à faire ici. C’est tout ce qu’ils ont* ». L’on se rappelle qu’ « *à leur place, [on] ne tiendrait pas longtemps* ». Inviter à tuer le temps plutôt qu’à l’éprouver, dans une course perdue d’avance contre notre condition inexorable de finitude. Envelopper leur présence discrète de nos angoisses mortifères, en omettant ses aspects créateurs. Contenir les éclatements et les errances pour des raisons sécuritaires ou utilitaires. Avec le peu de moyens matériels et personnels en Unité protégée, comment accueillir ces résidents au-delà du monde langagier sans fabriquer inconsciemment des mouvoirs pastellisés ? L’efficace pour « nous », peut-il être vécu par des résidents ne se sentant que ponctuellement « eux » ? En l’absence de demande et de grammaire instituée, un point de rencontre est-il possible ?

3. Du presque rien à l’inattendu, esquisses d’une rencontre à l’impossible

« *Vous, vous avez le cœur derrière une ligne droite* ». « *Il faut fermer le parapluie, ce n’est pas le bon air* ». Ce sont deux des multiples phrases de Gaspard accrochant le clinicien au point de l’affranchir du goûter qui est en train de se dérouler sous ses yeux. Le soignant tente alors de se représenter l’image qu’il croit recevoir, puis capitule à tout projet d’interprétation en se laissant traverser par l’effet perceptif de la parole. Chez ce dernier, le choc est avant tout poétique. Ce choc est étroitement lié à l’illusion d’un accès au signifié, créant un nouveau monde pour l’auditeur qui entend dire ce qu’il n’aurait pu dire, autrement. Pour autant, cet auditeur (temporairement clipsé à un rapport sensoriel au langage) aura à dépasser une récupération esthétique défensive – instaurée inconsciemment pour supporter l’impensable ou l’absurde – et à s’ouvrir à des signifiants vertigineux sans point de capiton, sans bornage de sens. Indispensable pour faire réagir, l’absurdité a sa place en clinique, au même titre que le bricolage et les moindres gestes (exemples : spontanéité d’un sourire, d’un clin d’œil, voire d’un balayage. cf. Oury, 1980). De son côté, Gaspard ne paraît pas entendre ses phrases sur un versant

poétique et si réactions esthétiques il y a (« *que c'est beau !* », « *elle est splendide* »), celles-ci se logeront chez lui dans l'étonnement et le surgissement. Durant des goûters musicaux, cette sensibilité se déclarera par des applaudissements, davantage produits lorsqu'une musicienne s'accorde, qu'à l'écoute d'un morceau travaillé qu'elle estime pourtant beau.

A partir des observations de Vion-Dury et al. (2012) d'après qui « l'espace vécu se limite au seul espace visible [...] dans lequel le processus de familiarisation est au moins limité sinon altéré », nous pouvons désormais avancer que les images du sujet dément déroutent le sentiment de familiarité du clinicien et étendent son espace interne grâce à une expérience synesthésique. Cet effet – retrouvé dans les termes « *onctueux* » ou « *goûter* » (Chapitre 1) – crée une résonance inattendue au sein d'un collectif ne partageant pas l'illusion d'un même signifié (illusion pourtant nécessaire au lien social). Ainsi, si l'attraction physique vers le « goûter » commun est perceptible et semble faire repère, la « madeleine », elle, ne sera ni identifiée ni goûtée « ensemble ».

A l'exception de ce mouvement vers la collation, rien de la sensorialité ou de la sensibilité (tant les mains de ces anciens « touchent » et explorent la surface corporelle des présences proches) ne peut confirmer que l'entrée en contact est vécue comme telle depuis l'inter-pôle (à mi-chemin entre le pôle langagier et son absence). En serrant et caressant la main du « Nous » (i.e. monde humain plus anonyme, sans conjugaison ni temps chronologique), Odette « nous » (i.e. sujets environnants) répond – « elle » (i.e. personne se conscientisant comme s'appelant Odette) ? Rien de moins sûr... puisque le sujet et l'objet paraissent être recréés en permanence, clignoter.

Néanmoins, à l'instar des autres résidents ayant écouté le « *va goûter* », Odette – entre foi perceptive et obéissance – se dirige vers la voix (« vers quoi on va sans le voir », Oury, 1980, p.412) qui incite à aller « goûter ». A défaut du « nous » en tant que sujets, les habitants détectent plutôt des indices permettant de savoir que le « Nous » commun (« qui aurait assimilé l'humaine nature » ; Deligny, Alvarez de Toledo, Ogilvie & Boccon-Gibod, 2013, p.10) va goûter. Quelque chose d'invisible les pousse à se rassembler vers le lieu où le « goûter » se déroulera. « *On va goûter* ». Plus que le « on », c'est l'aller goûter qui motiverait le déplacement vers l'endroit où quelque chose s'y prépare. Prêt à endurer des indéterminations polymorphes (l'imprévu, l'invisible, ou encore l'inconnu), le corps des résidents continue donc à se diriger vers la réalité du commun. Bien que le sens de cette réalité soit inépuisable et en partie inaccessible pour « nous » comme pour les habitants, ceux-ci marchent ou roulent en fauteuil vers quelque chose comme s'ils pouvaient s'y déposer, s'y appuyer. La démence exige d'accueillir une quantité croissante d'ultra-choses³ au sein desquelles il faudrait tenir bon. Or, en tant qu'être relationnel, inachevé et désirant, comment tenir lorsque l'« ensemble » n'est perceptible que par clignotement ?

³ qui nous échappent, mais auxquelles nous n'échappons pas.

Les mains paraissent en cela offrir de nouveaux vecteurs d'accueil et de recueil. En CANTOU, les mains saisissent, donnent, reçoivent, caressent les corps et les choses dans une recherche d'intercorporéité. Ce dont il est question est peut-être moins la recherche charnelle de la permanence d'autrui qu'un accueil inconditionnel de l'environnement : sans rejet du changement, la chair des résidents accueille les autres présences corporelles, l'indétermination et la profondeur. Cet horizon mouvant et imprévisible peut tantôt être porteur, tantôt déséquilibrant. Empreinte d'endurance, la foi perceptive – acte d'ouverture par excellence – passe ainsi outre l'altération mnésique, interroge l'inconnu en s'appuyant sur le fait d'aller goûter.

« *Vous n'en voulez pas ? Mais vous aimez ça d'habitude, les madeleines* ». Nous devrions en outre nous demander comment notre style d'invitation en tant qu'être pris en continu dans le langage – marqué par une attente de réciprocité – convoque une personne tiraillée entre divers pôles. De là, peut-il se créer un mode langagier institutionnel qui ne suppose pas un pouvoir sur ce qui doit être restitué ? Y-a-t-il quelque chose d'authentiquement dicible et écrivable sur ce qui s'y goûte ?

Par ailleurs, tel qu'Austin (1970) l'envisage, distinguer le contenu du discours et la manière dont celui-ci est dit s'avère essentiel. Sa définition des actes locutoire (dire de l'énonciation, prononciation d'un énoncé par un locuteur), illocutoire (ce que le locuteur fait en parlant à son interlocuteur et, par-là, la force illocutoire de son énonciation en tant que constatation, commandement, conseil, etc.) et perlocutoire (effets de l'énonciation du locuteur sur l'interlocuteur) offre effectivement une nouvelle piste descriptive. « - *Qu'est-ce que vous êtes en train de manger ? C'est bon ?* [soignante] - *C'est le monsieur carré !* [Gaspard] ». En nous abstenant de tomber dans l'explication d'un tel « dialogue », nous pouvons *a minima* apercevoir que l'acte perlocutoire démentiel élargit un répertoire de sensations et d'images jusqu'alors inconnues pour l'auditeur. Ce langage interpolaire émeut la chair de l'écouter en venant réinterroger à sa manière le vécu corporel du monde environnant jusque dans ses notes les plus sourdes.

Au-delà du dire de ce locuteur « synesthésiant », appliquons-nous aussi à penser l'intonation afin de sonder la vibration atmosphérique à laquelle l'humain pourrait interagir. Il arrive à Marguerite de s'écrier à plusieurs reprises « *Qu'est-ce qui se passe là ?!* » malgré la description (répétée par le soignant) du goûter qui est en train de se passer. Juan peut formuler des compliments ou des « *Olé !* » en utilisant une intonation reçue comme irritable ou agressive. N'étant pas réactionnels au et par le contenu de la parole, les accents tonals de Juan et de Marguerite paraissent marquer qu'un humain est là, devant leurs yeux. Sans plonger dans une analogie simpliste reliant conventionnellement l'intonation à l'intention, tendre à s'accorder à la fréquence de ce qui est dit nous apparaît comme l'une des voies de présence à privilégier. Conjointement à l'acte perlocutoire, nous nous rapprocherions davantage ici de

l'acte illocutoire notamment dans la manière de faire et de dire (et moins dans l'interprétation de la force illocutoire).

En vue aussi de ne pas tomber dans un solipsisme clinique dans lequel nous aurions l'impression qu'il ne se passe rien en notre absence ou en l'absence de stimulation, s'ajoute à l'intonation, à la fréquence et au son des choses, des corps, la contemplation. En cela, il conviendrait de ne plus supposer qu'ils fixent « rien », en néantisant ainsi la possibilité d'existence d'une chose de nature autre à celle du pôle langagier. Si ce qui est regardé n'est pas visible ou dicible, le corps est en mouvement et voit ce que « nous » ne voyons pas, un au-delà de la parole. Similairement à l'effet synesthésique ou poétique, ce déjà-ailleurs peut entraîner le clinicien dans des vagabondages projectifs illimités. Au cours de ces contemplations durant le goûter, Odette sourit-elle « au » mur qu'elle voit ou « au » soignant qui la « réveille » ? Elle sourit *vers* l'invisible, l'horizon, et son regard fixe des choses qui ne sont pas traquées ou filtrées par le langage.

4. Quand le mobilier et le décor paralysent l'initiative

Comme parachutée dans le couloir de la salle du goûter, une ancienne commode a été disposée là pour répondre aux objectifs thérapeutiques de chaleur et de familiarité. Loin de remplir ses fonctions de commodité (qui sont dans tous les cas « l'à faire du langage », Deligny, 1975*b*, p.904), le meuble aux tiroirs quasiment vides (seules des télécommandes y habitent), dépouillés de leurs secrets, prend de l'espace plus qu'il n'en donne. Ce décor scénographique appartient tacitement aux soignants, puisqu'il comprend du mobilier renfermant des objets techniques contrôlant la vie domestique (Goffman, 1973). Les verres en plastiques et autres ustensiles – qui auraient pu être contenus dans cette commode, centre boisé de pouvoir – proviennent d'un chariot, qui lui-même arrive d'une cuisine inaccessible aux résidents.

Reprécisons aussi que rien de ce qui se déroule dans l'espace-temps du goûter n'échappe à la vue des présences qui veillent. Privée de ses coins et recoins mystérieux, comme autant de possibilités d'ouverture sur un espace imaginaire, la maison n'est plus ici habitée comme un « coin du monde » (Bachelard, 1957, p.24), un univers à elle toute seule. Jamais touchés par ses usagers, les tiroirs de la commode, où « rien » n'est abrité, ne peuvent plus tenir une potentielle poésie de l'espace dans ses liens avec l'enfance, l'intimité, les rêveries. Sans individualité, homogènes et mis à nu, les meubles et salles communes n'engagent pas à s'y blottir. Si le « soi » du « chez-soi » – se localisant imaginairement dans la chambre, la maison, le tiroir, les armoires, le coin... – ne peut pas toujours être repéré dans la démence, le « chez » paraît lui aussi mis à mal. Cet espace horizontal et uniformisé du goûter est tari de sa sensibilité : les tensions ambianteilles (humidité/aridité, chaleur/froideur) ne sont plus rendues

palpables en ce pavillon nettoyé. Il s'avère d'autant plus difficile de rêver le milieu ou d'étendre son monde imaginaire dans un tiroir. Les mouvements d'approfondissement s'y trouvant donc engourdis, une quelconque sensation d'appartenance à la maison, d'habitation, est-elle concevable ? Cette dernière demeure est-elle ludiquement rêvable, imaginativement explorable ? Peut-elle se superposer aux précédentes maisons de l'existence ?

Nous bannissons « l'esthétique du caché » alors qu' « un tiroir vide est inimaginable » (Bachelard, 1957, p.28) : s'il est pensable et agençable, il s'éloigne de toute rêverie. Dans une mise en abîme artificialisant ou estompant les « images d'intimité [...] solidaires de toutes les cachettes où l'homme, grand rêveur de serrures, enferme ou dissimule ses secrets » (*Ibid.*, p.100-101), les tiroirs de salon du CANTOU contiennent seulement des boîtes noires (interaction sensible indirecte).

De plus, en invitant souvent le sujet à parler de lui, la quête clinique paraît *a priori* être celle du déploiement de son identité narrative (proche du changement, de l'ipséité). Avançons cependant que nos questions, stimulant la mise en récit et en mouvement, entrent en contradiction avec le décor, constitué d'objets immuables. Une demande tacite de se mettre en histoire par mimésis - en imitant ou recourant aux mêmes codes que les sujets langagiers - implique alors le risque d'effacement de la singularité de l'interrogé. L'injonction de la quête identitaire permanente, réduite parfois ici à la mêmété (Ricoeur, 1990), se traduit par la nature des seuls objets mis à leur portée : calendriers des souvenirs, mobilier dénudé repérant, menus, ou programme du jour. Non seulement les résidents ont à parler malgré la vacance du langage, mais devraient idéalement « se » raconter, narrant une continuité avec ce qu'ils étaient. Par ce cocon constitué de meubles anciens déshabités, d'ateliers mémoires et de (non) madeleines, « nous » persévérons dans l'espoir de ramener la personne à ce que nous pensons qu'elle est, à ce que nous identifions être son Pôle Nord⁴.

Sur le plan matériel, la salle est ainsi remplie d'ustensiles et de supports concrets utilisés pour soutenir la réminiscence. Pour l'instant, l'espace se voit dépourvu d'objets à manier « pour rien » : tout surplus est effectivement évité (papiers des madeleines, meubles vides, tables nues) par obligation de respecter le protocole en termes d'hygiène, de sécurité et d'efficacité. Dans cette course contre l'inutile et bien qu'ils puissent toujours resurgir ou disparaître, les gestes à l'infinif (non adressés, sans sujets ni objets) sont apaisés, atténués afin que le goûter se déroule « bien ». L'évacuation du non-optimisable relève alors d'une complexité systémique surplombant cette brève description : le manque de temps et de personnel dont nous souffrons venant obstruer toute brèche surprenante dans le quotidien.

Parmi les exemples antérieurement énoncés, le plaisir ressenti (par les proches et les soignants)

⁴ ce que nous pensons être sa nécessaire direction pour faire lien social et être protégé par lui.

lorsqu'Odette articule le prénom de sa fille capte particulièrement notre intérêt. Ému, chacun escompte aller plus loin, à lui en faire dire davantage. Souriante, Odette complimente le questionneur, mais ne répond jamais. Bien qu'elle « *ait toujours aimé les madeleines* », elle ne les nomme pas ou autrement. « *Je peux te la donner si tu veux* ». Offrir son goûter, se libérer de ce don devient une priorité. Garante d'une relation chimérique, la politesse dont font preuve les résidents peut donner l'impression d'une dégustation (plus que d'une gustation). Or, en l'absence de réponse concernant la madeleine en elle-même, ce qui semble approchable n'est pas ce qui est goûté mais le fait de goûter, quitte à ne pas percevoir le goût des choses.

« *Il faut bien les aider à s'occuper* ». Parfois, la madeleine – paraissant combler un vide qu'« on » « leur » attribue – est rompue pour être partagée et circule de main en main jusqu'à ce qu'un soignant interrompe la ronde. Dans ces conditions, le gâteau, unité individuelle désensachée, devient un objet dont la fonction utilitaire est suspendue pour acquérir une fonction d'échange : elle se monnaie. Une monnaie non pas contre du rien, mais qui procure un mouvement, une circulation.

En référence aux travaux de Tatossian (1995) puis de Vion-Dury et al. (2012), il a été décidé de ne plus mettre en exergue l'atteinte mnésique (donc facultative) dans la démence. En nous défaisant par tâtonnement des confusions entre immuabilité et identité, détecter les éléments suggérant qu'Odette goûte est encore périlleux. Pragmatiquement, ce « rituel en plastique » a pour fonction de conserver le moment du goûter ainsi que la madeleine en elle-même. Le plastique garantit aussi un certain non-goût. Par ailleurs, aucun des habitants ne peut ouvrir le sachet, ni écouter le bruit de celui-ci pour avoir accès à la chose. Cet ensachage-désensachage réservé majoritairement aux sujets langagiers sépare les rôles de l'établissement et participe à un non-événement : l'invitation quotidienne à attendre de goûter ce qui n'a pas de goût.

Dans un milieu orné anhistorique accueillant des sujets devenus « abiographiques » (Vion-Dury et al., 2012), l'orné – désignant ici l'inefficace, le non-immédiat – a peu de place. La maîtrise des gestes et des déambulations d'un corps susceptible de « se » mouvoir « pour rien » permet moins de tomber sur, de découvrir, de saisir et être saisi par ce que l'espace a à offrir. En une sorte d'imploration éthique, Oury (1980) souligne la nécessité de l'égarement, pour « se » rencontrer ou rencontrer quelque chose : « *Dédale, notre patron, puisses-tu nous préserver quelque labyrinthe secret ! Afin que nous nous y perdions dans l'espoir d'une rencontre* » (p.46-47). En lien avec l'éthique/l'esthétique de la surprise et du caché, nous conjecturons l'hypothèse suivante : une circulation, un trébuchement, un vagabondage sont gages de présence. Plutôt que de cibler le goût de la madeleine proustienne, qui renverrait au goût d'avant et générerait par cette voie des souvenirs provenant par association ; mentionnons le *Pavé à Venise* (Proust, 1927), chapitre dans lequel le personnage heurte malencontreusement le revêtement

pierreux. Alors que ce déséquilibre inattendu l'amène à resonger depuis Paris à la ville côtière italienne, au CANTOU buter contre ou trébucher permet d'être-là, le temps d'un étonnement.

5. Un goûter nocturne comme « point » de rencontre ?

Notre souhait d'indiquer un « point » de contact localisable revêt certaines limites qui nécessitent d'être détaillées. Compte tenu du peu de ponctuation dans leurs phrases, qui se forment le plus souvent d'un son puis d'une fin inarticulée ou inaudible, le « point » devrait ici désigner paradoxalement ce qui fait contrepoint au langage (hors-sens, intonation), mais également les silences vides ou pleins (Barthes, 1970) où s'articulerait la rencontre. L'équivoque du mot « point » renvoie tout autant à la détection d'un lieu qui héberge (silencieusement ou non) une présence ou de celui d'une négation : une perte, un manque, un ratage. Parmi les définitions musicologiques, ce « point » fait référence à un moment abstrait qui, par une certaine fréquence (vibration) permettrait en CANTOU l'expression des présences et un entremêlement de celles-ci. En tant que notes carrées apparues pour écrire la musique dans les livres liturgiques au VIII^{ème} siècle, les neumes illustrent cette localisation abstraite. En effet, si un neume est un point en musique pour indiquer avec imprécision une inflexion mélodique, il serait question ici de repérer un point de contact imprévu, spontané, irréproductible et hors contenu langagier.

Quand nous ne nous prenons pas pour le Pôle Nord de la boussole de ces habitants, l'aiguille – parfois encore aimantée au langage – vacille entre ce qui fait signe et l'au-delà de la parole. « *On va goûter* », « *On va se régaler* ». Dans l'inter-pôle, tout se passe comme si le « on » n'était pas identifié (de par les multiples identifications possibles) et comme si le « se » était en cours d'égarement. En distinguant « point de vue » (en tant qu'il est nôtre, conjugable avec les sujets) et « ce » point de voir (sans sujet ni conjugaison avec), notons que le « ce » voir est intact pour ceux n'empruntant pas la voie du langage (Deligny, 1978). Ici perdure une oscillation entre « notre » point de vue et « ce » point de « voir » hors langage, où « on » n'existe pas, ou peu. Est-il donc concevable de percevoir la note ou neume (i.e. croisement inattendu des trajets des différentes présences. *Ibid.*), le bruissement d'une tonalité, le point d'intonation où l'« on » (« ensemble » humain expérientiel), rencontre par intermittence ? Formulé autrement, pouvons-nous envisager un « point d'écouter », un point évacuant le contenu de ce qui est dit, pour favoriser un nouveau contact ?

Pour ce faire, la continuité à laquelle « nous » tenons (mémorielle, rappels, sens) aura à s'ouvrir à la discontinuité (langagière, corporelle, absence/présence, sens). Comment proposer un goûter sans « sonner le rappel », sans – comme dans un concert – chercher à « les » faire revenir ou à « les » retenir avant leur départ définitif ? Sur cette portée intonative, c'est bien le « Nous » commun qui est à nouveau convoqué, le « Nous » existant autrement et au-delà du sujet.

Hors réciprocité langagière et affective, cette démarche comporte évidemment son lot de renoncements, d'angoisses, de deuils blancs, dans un effort paradoxal de lâcher-prise. En effet, si nous laissons venir à nous les bruissements de l'inter-pôle, où est-ce que cela nous attirerait ? Sûrement vers des *clusters* ou agrégats – de sons dissonants, n'appartenant pas au système harmonique tonal – qui ne tendraient plus à être harmonisés à notre tonalité mais à être liés ponctuellement, aléatoirement, par résonance. L'archaïsme logé culturellement dans ces *clusters* – notamment leurs débordements anticipés – dépasse la période pandémique que nous traversons. Nous l'appréhendons par exemple dans l'imaginaire institutionnel à propos d'un goûter nocturne ayant eu lieu dans le jardin de l'Unité protégée : des soignants seraient tombés sur plusieurs résidents qui mangeaient de la terre, en pleine nuit. Nous, sujets soignants, associons cette terre à celle qui les/nous ensevelira bientôt et nous nous demandons *pourquoi* cet évènement a eu lieu. Or, « *pourquoi* » ne se posant pas chez ces habitants, insistons sur le fait que quelque chose a fait nœud à leurs trajets. Aucun des résidents n'est allé goûter isolément : leur vagabondage les a conduits à manger et à partager cette terre *proches*. Ce n'est ni un jeu, ni un épisode de dévoration morbide ou « symbolique ». Lors de ce goûter nocturne, les formes (politesse, parole) subsistent : le formel de la vie sociale existe au-delà de ce qui est dit ou goûté. Dans l'ouvrage autobiographique abordant sa survie dans le quotidien d'Auschwitz, Levi (1947) révèle le quelque chose d'humain qui résiste dans les conditions extrêmes de deshumanisation. Nous apprenons ainsi que dérober et échanger du « rien » (épluchures de pommes de terre) protège un aspect humain fondamental : la dignité. Dans ce contexte, une fois partagé, le bout de madeleine comme le tas de terre, circule et devient objet commun car touché par tous.

Bien qu'il soit substituable, l'objet madeleine-terre du CANTOU est manié par tous et rompu. Monnayé, il garantit la présence par un mouvement circulaire. Par intermittence, chaque personne peut ici être sujet ou objet, mais dans un clignotement perpétuel. Il n'y a donc pas de don qui engage, mais celui-ci circule. Il est aussi primordial de s'interroger sur le statut de cet objet substituable et manipulable ainsi que sur la nature du lien en jeu. En l'absence d'une permanence de l'objet, du sujet et du champ symbolique habituel, l'objet madeleine-terre – en tant qu'objet concret externe – paraît entrer en résonance avec certaines caractéristiques de l'objet relationnel (non transitionnel, non médiatisé) décrit par Gimenez (2006). En s'en tenant à ce qui semble se produire du côté du résident et non chez le clinicien, l'objet madeleine-terre, par sa consistance et par sa possibilité de partage, rappelle l'aspect « concret » de l'objet relationnel. Touchée par plusieurs présences, l'objet madeleine-terre se rapproche également de la caractéristique du « partage ». Néanmoins, la madeleine-terre n'est pas ici manipulée par tous en même temps : elle se distancie donc de cette caractéristique par sa dimension de circulation (*objet de circulation*). En s'éloignant d'un objet de médiation qui serait prévu ou préinvesti, l'objet

madeleine-terre paraît surgir au milieu des présences *proches*. Cette dernière manifestation fait écho à l'« émergence dans la surprise » de l'objet relationnel. De plus, les délimitations – intrapsychique/interpsychique, soi/ non-soi, dedans/dehors – changeant continuellement de coordonnées, il demeure complexe de distinguer ce qui fait relation de la part des sujets ou des objets mutuellement clignotants. Ainsi qu'elle soit rêvée ou trouvée-crée, l'expérience de la rencontre du côté des résidents est énigmatique. Ceux-ci sont présents et proches par la circulation de l'objet madeleine-terre qui est manipulé par tous non-simultanément. Si un contact est soutenu par un objet surgi temporairement, ils semblent rencontrer sensoriellement le « Nous » commun où sillonnent les présences.

Enfin, vecteurs temporaires d'alliage, les mains tiennent des choses pour être là, moins « avec » qu'à côté de l'humain. Il arrivera ainsi que les résidents se montrent plus sensibles des mains que d'eux (i.e. plus présents par leurs mains que par l'ensemble de leur corps). Retenons pour la clinique que rencontrer dans l'inter-pôle consiste à déceler une vibration dans la manière dont « on » accueille l'autre dans le son de sa voix, dans le creux de ses mains. A nous aussi de vagabonder, de nous perdre pour trébucher sur cet humain (s'éloignant des hommes) en nous décentrant du contenu : « ce qui compte, d'une poterie, c'est pas ce qu'on y met dedans ; c'est l'ornement des parois externes, le dehors ; c'est ça l'Y, ce qui n'est pas projet, l'Immuable », écrivait Deligny (1975a, p.800).

6. Conclusion : vers une éthique du hors-sens et du neume

En écho aux objectifs initiaux d'autonomisation, il a pu être observé chez les résidents (sans demande explicitée) un accueil, une connivence et une ouverture à l'inconnu atteignant la chair du clinicien. Une écoute commune a pu s'amorcer : sans basculer vers une vigilance ou une nonchalance, il ne s'agissait pas simplement d'entendre mais de porter une attention particulière au « point d'écouter » (cf. neume). Par ce travail collectif à prêter une oreille attentive aux ratages communicationnels, nous avons souhaité mettre l'accent sur la potentialité créative pouvant émerger des désynchronisations. Tel que Deligny (1978) le devine, s'entêter à penser que les habitants comprennent la parole en tant que parole ne nous permet pas de prendre un autre détour que ce qui fait signe. Nous espérons que le mode relationnel puisse par conséquent ne pas être noué au seul détour du langage (qui appartient à tous et à personne) et des attentes que la logique communicationnelle implique (espérer une réponse censée par rapport à la question posée). Plus que nous-sujets, c'est Nous-humains qui peut être guetté : du point de voir d'Odette, « elle » est probablement plus attirée par ce qu'il y a de sa fille dans chacun du Nous en tant qu'humain (pas uniquement du ressort du langage) qu'en tant que sujet. Aussi, puisqu'une maîtrise globale du bruit de fond institutionnel est inenvisageable, tenir compte de son propre mode d'existence et des divers « facteurs de l'ambiance » (Oury, 1980, p.26), permettrait *a minima* de façonner notre

présence. Il conviendrait par exemple de ne pas s'effacer, surjouer (la vie, la lenteur), faire inconsciemment semblant d'être au même rythme que le résident, ou encore le comprendre sur une logique langagière en lui imposant notre cadence. C'est en « désapostrophant » – en n'attirant plus les « déments » vers notre pôle – qu'être présent consisterait idéalement à « être désirant, non pas de quelque chose, mais désirant sans intentionnalité » (*Ibid.*, p.82). Par l'accueil des mains et de la voix, il est question de soutenir l'émergence d'une parole qui n'a pas forcément à être articulée : un désir inapprochable, non pas de quelque chose mais d'une reconnaissance de l'existence de celui-ci. Désir d'être là ou de ne pas y être, les résidents s'excusent d'être trop là. Cet excès de présence fait écho aux angoisses de l'établissement relatives à la mort, « coupure, accident ; jamais prévue, toujours en trop » (*Ibid.*, p.40). En niant l'en-trop (par une suroccupation, l'abolition des endroits ou objets pour rien), le danger n'est-il pas le retour au concentrationnaire ? Sans préserver un manque (imprévu, déplacements sans but, nécessité d'aides externes) ou laisser le temps qu'une demande émerge, nous redoutons la construction d'un milieu totalisant aux allures de « cimetière » (*Ibid.*, p.40). C'est en convoquant/implorant Dédale, ses secrets, ainsi que le précaire d'une institution pas-toute qu'une extimité peut advenir. L'accueil – moment pathique, de réception affective de ce qui « se » donne à voir et qui modifie ainsi notre vision du monde (Maldiney, 1991) – est une lutte inventive afin de « garder le lieu de la rencontre ». A jamais menacé par une rigidification de l'institué, ce moment risque d'être « presque toujours « récupéré » dans les poubelles modernes de la signification et du sens » (Oury, 1980, p.85). En visant à se dépêtrer de l'épaisseur fantasmatique et de la logique de signification, ce moment pathique permettrait d'entrer dans le lieu du dire comme dans celui de l'« adire » (*Ibid.*, p.379). Bien évidemment, c'est également par le maintien de l'ouverture dans le « moindre geste » et dans la « façon de dire » (*Ibid.*, p.380) que nous renouerons avec le thérapeutique (en tant que reconnaissance) pouvant ruisseler de n'importe quelle présence au sein du lieu de vie. La fonction soignante a de ce fait été repensée en équipe, de sorte à ce que celle-ci ne se résume ni au protocole de soin ni au statut de soignant ; et qu'elle circule entre les différentes présences (résidents, proches, visiteurs, professionnels, animaux, etc.).

Concomitamment aux exigences managériales submergeant le domaine du soin, comment trouver-crée des circonstances donnant les moyens d'exister dans l'intermonde ? Dans une temporalité sans cesse malmenée par l'horloge du bâtiment, l'idée qu'une personne puisse « s' » élaborer d'autre chose que du langage demeure toutefois imaginable. Constamment en péril, cette fenêtre ne paraît transperçable par le collectif que grâce à l'hétérogénéité, la nouveauté et la discontinuité des expériences. Par ailleurs, consolidé d'une madeleine, d'une commode, d'un jardinet...aujourd'hui privés de leur valeur d'usage ou de leur qualité repérante d'« objets à manier » (Deligny, 1978), le décor

du semblant institutionnel amplifie la confusion. Involontairement, le risque est que « nous » trompions l'habitant qui ne feint pas. Une fois que nous extrairons de la situation ce qui est de l'ordre langagier (y compris le rapport au mobilier) et ce qui est d'une autre nature (humain), « nous » pourrions alors le laisser nous surprendre. Proposer un dispositif d'existence qui peut insuffler des sentiers (appelés dans le langage courant « lignes de désir ») dont la possibilité de sillonnage, de faire repère, reste plus importante que l'objectif langagier à atteindre. S'il est utopique de penser « nous » arracher définitivement de l'orbite du faire signe, d'être là sans projet, intention, ou mots, une posture reconnaissant un espace commun (hors langage, mémoire verbale, ou esthétisme) peut s'amorcer. Ce n'est qu'en laissant une place dans notre présence et dans notre faire (langagier) que « nous » fournirons la possibilité de vaciller ou d'agir (sans intention, ni réciprocité). Cette initiative du geste pour rien ne peut avoir lieu qu'en secondarisant nos objectifs rééducatifs, d'imitation, ou de réminiscence. Sans chercher à construire une embarcation irréprochable, l'alternative est toujours celle de faire ce que nous pouvons. Un radeau où « l'eau passe à travers » (Deligny, Alvarez de Toledo, Ogilvie & Boccon-Gibod, 2013, p.9) et qui suppose un certain jeu entre les présences : « il faut que le lien soit suffisamment lâche et qu'il ne lâche pas » (Deligny, 1978, p.81).

Les résidents n'ayant ni essayé de fuir l'établissement, ni le lien ce soir-là, le goûter nocturne nous apprend qu'autour de leur initiative du commun s'est produit sans sujet ni intentionnalité. S'éclipsant de notre regard, ces repères sont situés sur le corps du « Nous » commun : « qui s'étend entre l'un et l'autre, qui n'est ni l'un ni l'autre » (Isaac, 1975, p.852), et « qui n'a rien à voir avec la conjugaison des personnes présentes » (Deligny, 1975b, p.883).

En s'attachant à ne pas confondre l'état de vieillesse (vécu dépressif d'une perte « en trop », idéal du moi insuffisamment étayant, prise de relais du soi) et le processus universel du vieillissement, gardons-nous également d'assimiler la régression narcissique impliquée dans cet état à « un retour en enfance » (Messy, 1992, p.101). Si le désir et les mouvements sublimatoires sont à constamment soutenir, viennent également proliférer dans l'environnement des liaisons donnant matière à des investissements inédits. Marguerite chantonne régulièrement alors que ses proches ne l'ont jamais entendue, Odette devient tactile. L'enjeu n'est pas d'occulter la dépendance, mais de proposer des pratiques tout en renforçant une éthique de la spontanéité où les secrets et l'inutilité cohabitent, interagissent, avec les injonctions protocolisées d'une Unité protégée. Chacun peut déployer son cadre phorique - de portage sonore et manuel – jusqu'au bout des coins institutionnels, ne serait-ce que pour donner la possibilité d'habiter ou de sentir l'habité par la rêverie et le rapport sensible au mobilier. En distanciant « serrures », « tiroirs » et autres « armoires » de l'enfermement, ces derniers pourraient retrouver leur fonction de refuge. C'est en créant des aérations dans l'homogénéisation architecturale

que les objets seront revalorisés dans leurs possibilités d'« organes de la vie psychologique secrète » (Bachelard, 1957, p.105).

Nonobstant, notre tentative de dévoilement d'un semblant institutionnel à l'aide d'une arborescence référencée (et donc d'un semblant théorique) n'est encore qu'une ébauche, invitant les prochains chercheurs à faire preuve de « terrorisme théorique » (Oury, 1980, p.95) et les cliniciens à bricoler un radeau voué à être métamorphosable. Pourtant esquivée dès les premières lignes, certains éléments augurent la révision de l'énigme esthétique. Le détournement de ce qui se goûte (madeleine) ou de ce qui ne se goûte pas (terre), la reprise de la forme (du formel) des résidents (politesse) et le simulacre de l'établissement (mobilier scénographique) n'appellent-ils pas la question de la sensation et de la sensibilité ? Enfin, chaque vocable choisi pour désigner un ancien – défensivement rendu autre – est susceptible de farder l'angoisse du clinicien-chercheur devant sa propre pulsion de mort et ses divers destins (muette lorsqu'elle est interne, destructive, agressive quand elle s'externalise ou encore retournée contre soi). Messy (1992) détecte l'agressivité exprimée contre la vieillesse – menace insupportable de morcellement de notre propre image – voilée par un « plutôt mourir ainsi » ou par de la « charité » (p.54). Reflétant cet inconfort face à la non localisation du sujet et de son manque, la notion de « deuil blanc » pourrait faire l'objet d'une élaboration institutionnelle par le collectif. En effet, « le dément n'est pas un mort », il n'est pas là où l'on s'y attend. Bien qu'il « révèle, du même coup, le vide ou, encore, le leurre d'occuper la place du manque de l'autre : je ne suis pas son manque car son manque est ailleurs, il y est entré vivant » (p.58).

Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Austin, J.-L. (1991). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Broché. Première édition française : 1970.
- Bachelard, G. (2020). *La poétique de l'espace*. Paris : P.U.F. Première édition française : 1957.
- Barthes, R. (2014). *L'empire des signes*. Paris : Points. Première édition française : 1970.
- Darnaud, T. (2004). *Papé et sa maison de retraite : regards croisés sur le quotidien*. Paris : Broché.
- Darnaud, T. (2007). L'impossibilité de l'intime dans les institutions gériatriques. *Gérontologie et société*, 30(122), 91-106. doi : 10.3917/gs.122.0091
- Deligny, F. (1975a). Cahiers de l'Immuable. 2 - Dérives. Dans Deligny, F. & Alavarez de Toledo, S. (dirs.). *Fernand Deligny Œuvres* (p.869-942). Paris : l'Arachnéen.
- Deligny, F. (1975b). Lettre à Isaac Joseph du 8 mai 1975. Dans Deligny, F. & Alavarez de Toledo, S. (dirs.). *Fernand Deligny Œuvres* (p.797-804). Paris : l'Arachnéen.
- Deligny, F. (1978). *Le croire et le craindre*. Paris : Stock.

- Deligny, F., Alvarez de Toledo, S., Ogilvie, B. & Boccon-Gibod, T. (2013). *Cartes et lignes d'erre : Traces du réseau de Fernand Deligny, 1969-1979*. Paris : l'Arachnéen.
- Delion, P. (2018). *Fonction phorique, holding et institution*. Toulouse : Érès.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- Freud, S., Korff-Sausse, S. & Mannoni, O. (2019). *L'inquiétant familial*. Paris : Petite Bibliothèque Payot. Première édition française : 1919.
- Gimenez, G. (2006). Les objets de relation en situation individuelle, groupale et familiale. *Le Divan familial*, 16 (77-96). <https://doi.org/10.3917/difa.016.0077>.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Isaac, J. (1975). Cahiers de l'Immuable. 1 - Voix et voir. Dans Deligny, F. & Alvarez de Toledo, S. (dirs.). *Fernand Deligny Œuvres* (p.805-868). Paris : l'Arachnéen.
- Levi, P. (2017). *Si c'est un homme*. Paris : Éditions Robert Laffont. Première édition française : 1947.
- Maldiney, H. (1991). *Penser l'homme et sa folie*. Grenoble : Éditions Jérôme Millon.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *L'Œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1979). *Le visible et l'invisible*. Paris : Gallimard.
- Messy, J. (1992). *La personne âgée n'existe pas*. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Oury, J. (1980). *Onze heures du soir à La Borde*. Paris : Galilée.
- Oury, J. & Depussé, M. (2003). *A quelle heure passe le train...: Conversations sur la folie*. Paris : Calmann-Lévy.
- Proust, M. (1990). *Le Temps retrouvé*. Paris : Gallimard. Première édition française : 1927.
- Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Tatossian A. (1995), Pour une (re) définition de la démence, Dans Collectif (dir.), *La Démence, pourquoi ?* (p. 29-34). Paris : Édition de la Fondation nationale de gérontologie.
- Vion-Dury, J., Micoulaud-Franchi, J., Balzani, C., Cermolacce, M., Tammam, D., Azorin, J. & Naudin, J. (2012). Phénoménologie des démences : (1) La psychiatrie phénoménologique des états démentiels. *PSN*, 10, 35-50. doi :10.3917/psn.101.0035